

# Fabiola ou l'Église des catacombes

Cardinal N. Wiseman



Les Editions Blanche de Peuterey

**Fabiola**

Par Nicholas Wiseman

## Présentation

---

Fabiola ou l'Eglise des catacombes est écrit par le Cardinal Wiseman en 1858. Nous avons retenu la traduction de l'anglais de M. Viot, et nous avons gardé la majorité des notes de bas de page. Nous en avons ajouté d'autres.

Le livre est ce que l'on pourrait appeler de nos jours un roman historique. Roman dans lequel on découvre la vaste culture générale de l'auteur, sur les arts, le mode de vie, la sociologie de l'époque où se déroule l'histoire. Il ne s'agit pas simplement d'un roman apologetique sur les premiers chrétiens : l'ouvrage dépeint l'ambiance d'une époque, dans de nombreux domaines.

© Les Editions Blanche de Peuterey pour la versions numérique. Visitez notre site web et abonnez-vous à notre newsletter pour être informé des nouveautés.

ISBN : 978-2-36878-060-2

Photo de couverture : Rachel Weisz dans le film "Agora"

## Livre I

---

## I La maison chrétienne

---

C'est par un après-midi de septembre, en l'an 302, que nous invitons notre lecteur à nous accompagner dans les rues de Rome. Le soleil baisse déjà sur l'horizon : encore deux heures, et il aura disparu ; le ciel est pur, et la chaleur a diminué ; aussi une foule de promeneurs sortent de leurs maisons et se dirigent, les uns vers les jardins de César, les autres vers ceux de Salluste, pour jouir de la fraîcheur du soir et s'informer des nouvelles du jour.

Ce quartier de la ville où nous voulons conduire notre bienveillant lecteur est celui qu'on connaît sous le nom de Champ de Mars ou Campus Martius. Il comprenait alors la plaine d'alluvion qui s'étend entre le Tibre et les sept collines de la vieille Rome. Avant la fin de la république, cette plaine, livrée aux exercices athlétiques et militaires du peuple romain, avait déjà été entamée par la construction de quelques monuments publics. Pompée y avait bâti son théâtre ; Agrippa y éleva le Panthéon et les bains qui l'avoisinent. Peu après elle fut envahie par les demeures particulières, tandis que les collines, la plus aristocratique partie de la cité aux premiers temps de l'empire, furent réservées pour de plus grands édifices. C'est ainsi qu'à la suite de l'incendie de Rome par Néron, le Palatin se trouva trop petit pour la résidence impériale et le Circus Maximus. Les bains de Titus, élevés sur les ruines de la Maison d'or, s'étendirent orgueilleusement sur l'Esquilin ; ceux de Caracalla occupèrent l'Aventin. À l'époque de notre récit, l'empereur Dioclétien s'était emparé, sur le Quirinal, d'un vaste espace, assez grand pour plusieurs splendides palais, et y avait bâti les Thermes, non loin des jardins de Salluste, dont nous venons de parler.

L'endroit précis du Champ de Mars vers lequel nous dirigeons nos pas est si facile à retrouver, que nous pouvons l'indiquer avec exactitude à ceux qui ont quelque connaissance de la topographie de Rome ancienne ou moderne. Pendant la période républicaine, il y avait au milieu du Champ de Mars un vaste espace carré, entouré de palissades et divisé en sections ; c'est là que se tenaient les comices ou assemblées électorales des tribus du peuple. Ces enceintes portaient les noms de septa ou ovile, à cause de leur ressemblance avec un parc ou une bergerie. Auguste exécuta le plan décrit par Cicéron dans une lettre à Atticus, et qui devait transformer ces constructions vulgaires en un magnifique et solide édifice. Les septa Julia, ainsi appelés depuis lors, étaient une splendide portique de mille pieds de long sur cinq cents de large, soutenu par des colonnes et orné de peintures. On en a facilement retrouvé les traces : il occupait, le long du Corso, l'emplacement actuel des palais Doria et Veropsi, du collège Romain, de l'église Saint-Ignace et de l'oratoire de la Caravita.

La maison où nous invitons notre lecteur à nous suivre est précisément en face et à l'est de l'édifice, à l'endroit même qu'occupe aujourd'hui l'église Saint-Marcel, derrière laquelle elle s'étendait du côté du mont Quirinal. Semblable à la plupart des demeures patriciennes de Rome, elle couvre un terrain considérable ; l'extérieur en est froid et morne ; ses murs nus, sans aucun ornement d'architecture et peu élevés, sont percés de rares fenêtres. Au milieu d'un des côtés de ce carré se trouve une porte, *in antis*<sup>1</sup>, c'est-à-dire simplement ornée d'un tympan ou corniche triangulaire reposant sur deux demi-colonnes. Notre qualité de « romancier » nous permettant d'user du privilège de l'ubiquité invisible, nous allons franchir le seuil en compagnie de notre aimable lecteur ou de notre « ombre », comme on l'eût appelé alors. Pénétrons sous le porche, sur les dalles duquel nous lisons avec plaisir, tracé en mosaïque, le gracieux *Salve* (salut) ; nous voici dans l'*atrium*, ou première cour de la maison, entourée d'un portique ou colonnade<sup>2</sup>.

Au centre de cette cour, dallée en marbre, une gerbe de l'eau la plus limpide, amenée par l'aqueduc de Claude des montagnes de Tusculum, jaillit avec un frais murmure, monte et descend capricieusement, puis retombe dans une vasque de marbre rouge, un peu élevée, d'où elle s'échappe en onde transparente : avant d'atteindre le large bassin inférieur elle répand une douce rosée sur les brillantes fleurs et les vases élégants gracieusement disposés alentour. Sous le portique on aperçoit des meubles somptueux et du plus grand prix : des lits incrustés d'ivoire et même d'argent, des tables en bois oriental, chargées de candélabres, de lampes et de mille riens délicats, en bronze ou autres métaux précieux, des bustes finement sculptés, des vases, des trépieds et des objets d'art. Les murs sont couverts de peintures d'une époque évidemment plus ancienne, mais qui néanmoins ont conservé toute leur fraîcheur et toute la vivacité de leur coloris. Chaque peinture est séparée par des niches ornées de statues représentant aussi des sujets mythologiques ou historiques ; cependant on ne peut s'empêcher d'observer que l'œil ne rencontre rien qui puisse offenser l'esprit le plus délicat. Ça et là une niche demeurée vide ou une peinture voilée nous indiquent que ces lacunes ne sont point l'effet du hasard.

Le plafond, légèrement voûté, qui abrite l'espace entouré de colonnes, est percé au centre d'une ouverture carrée, nommée *impluvium*, que l'on a garnie d'une tenture ou rideau d'étoffe sombre, pour se préserver du soleil ou de la pluie. Un demi-jour artificiel nous laisse seul apercevoir ce que nous venons de décrire et augmente l'effet des objets placés dans l'ombre. À travers une arche s'ouvrant en face de celle qui nous a livré passage, nous distinguons vaguement une cour intérieure plus riche encore, dallée de marbre à teintes variées et ornée de brillantes dorures. L'ouverture supérieure, quoique recouverte d'un épais vitrage de talc (*lapis specularis*), et à demi voilée par un rideau, laisse pénétrer partout la chaude et douce lumière du soleil couchant, qui nous permet enfin de reconnaître pour la première fois que nous ne sommes pas dans un palais enchanté, mais bien dans une demeure habitée.

Auprès d'une table placée en dehors de la colonnade de marbre phrygien est assise une matrone d'un âge mûr, dont le

noble et doux visage porte encore l'empreinte des chagrins qui ont dû attrister sa jeunesse. Mais ces amers souvenirs ont cédé depuis longtemps à l'action d'une puissante influence et d'une pensée plus douce, inséparablement unies dans son cœur. La simplicité de son costume contraste étrangement avec le luxe qui l'environne ; ses cheveux, déjà légèrement argentés, sont à découvert et disposés sans art ; ses vêtements, simples de couleur et de tissu, n'ont d'autre broderie que la bande de pourpre appelée *segmentum*, indice de son veuvage ; on ne voit sur sa personne aucun de ces bijoux et de ces ornements dont les dames romaines étaient si prodigues. Une seule chose semble indiquer quelque recherche : c'est une délicate chaîne d'or qui entoure son cou, et retient sans doute quelque objet précieux, soigneusement caché sur sa poitrine dans les plis de sa tunique.

Au moment où nous l'apercevons, elle s'occupe avec ardeur d'un travail qui n'est évidemment pas destiné à son usage personnel. Sur une large bande de drap d'or elle trace de riches broderies, avec un fil d'un or encore plus fin ; de temps à autre elle a recours aux élégants coffrets placés sur sa table, et en retire tantôt une perle, tantôt une pierre précieuse montée en or, destinée à enrichir sa broderie. On dirait que ce sont là les riches parures de sa jeunesse, qu'elle consacre à de plus nobles, à de plus saints usages.

Mais à mesure que l'heure s'avance, sa physionomie si calme trahit une légère inquiétude, et sa pensée ne semble plus, comme auparavant, absorbée par son travail. Parfois elle en détache ses regards pour les diriger vers l'entrée de l'atrium ; elle tend l'oreille pour entendre un bruit de pas, et paraît désappointée. Ses yeux consultent le soleil, et s'abaissent ensuite sur une clepsydre, ou horloge d'eau, placée sur une console à côté d'elle. À l'instant où une anxiété plus vive commence à se peindre sur ses traits, un coup joyeux retentit à la porte de la maison ; aussitôt elle se penche en avant, la figure radieuse, impatiente d'accueillir le visiteur retardé.

## II Le fils du martyr

---

Un gracieux jeune homme plein d'ardeur et d'innocence traverse l'atrium et se dirige vers l'appartement intérieur, d'un pas si agile et si élastique, que nous aurons à peine le temps d'esquisser légèrement sa personne. Il est âgé d'environ quatorze ans ; sa taille, déjà grande pour cet âge, est élégante et son maintien viril. Son cou nu et ses membres sont bien développés, grâce à de salutaires exercices, tandis que ses traits annoncent un cœur ouvert et généreux et que sur son front élevé entouré de belles boucles brunes, rayonne la plus vive intelligence. Selon l'usage des jeunes gens, il est revêtu de la courte *praetexta* qui descend au-dessous du genou ; une *bullâ* ou petite boule creuse en or, est suspendue à son cou. Il revient de l'école, car le vieux serviteur qui le suit porte un faisceau de papiers et de rouleaux de velum liés ensemble.

Pendant l'examen auquel nous venons de nous livrer, il a reçu les baisers de sa mère et s'est assis à ses pieds ; elle le contemple quelque temps en silence, et semble chercher à lire sur son visage la cause de son retard inusité ; car il y a une heure qu'il devrait être de retour. Mais le regard du fils rencontre celui de la mère avec tant de franchise, et son sourire est si plein d'innocence, que le moindre soupçon se dissipe à l'instant, et qu'elle s'adresse à lui en ces termes :

« Qu'est-ce qui vous a retenu aujourd'hui, moi cher enfant ? Aucun accident, je l'espère, ne vous est arrivé en chemin ?

- Oh ! aucun, je vous assure, très douce mère<sup>3</sup> ; au contraire, tout m'a si bien réussi, que j'ose à peine vous le raconter. »

Le regard à la fois souriant et suppliant de la matrone fit partir le jeune homme d'un joyeux éclat de rire ; puis il continua :

« Allons, je vois qu'il faut tout vous dire. Vous savez que je suis toujours malheureux et que je ne puis dormir si je ne vous ai pas raconté les bonnes et les mauvaises actions de ma journée. (La mère sourit de nouveau, se demandant ce que pouvaient être ces mauvaises actions.) Je lisais l'autre jour que les Scythes avaient coutume de jeter tous les soirs dans une urne une pierre blanche ou noire, selon que le jour avait été heureux ou néfaste. Si j'agissais ainsi, je m'aurais qu'à marquer de blanc ou de noir les jours où il m'a été possible de vous rendre compte de tous mes actes et ceux où je n'ai pu remplir ce devoir. Mais aujourd'hui, pour la première fois, j'hésite, et ma conscience inquiète me fait craindre de vous rien cacher. »

Sans doute le cœur de la mère, déjà livré à l'inquiétude, se mit à battre plus fort qu'à l'ordinaire, et l'anxiété voila ses yeux de larmes, car son fils lui prit la main, la serra tendrement sur ses lèvres et dit :

« Ne craignez rien, mère chérie, votre fils n'a rien fait qui puisse vous affliger. Dites-moi seulement si vous voulez savoir ce qui m'est arrivé aujourd'hui, ou simplement la cause de mon retard.

- Dites-moi tout, cher Panrace, lui dit-elle ; tout ce qui vous concerne ne saurait m'être indifférent.

- Eh bien, alors, il me semble que cette journée, la dernière que je passe à l'école, a été singulièrement bénie de Dieu, quoique remplie d'étranges événements. D'abord j'ai été proclamé vainqueur dans la déclamation que notre bon maître Cassianus nous avait donnée comme travail du matin, et cela, comme vous allez le voir, a été la cause de très curieuses découvertes. Voici quel en était le sujet : « Le vrai philosophe doit toujours être prêt à mourir pour la vérité. » De ma vie je n'ai rien entendu d'aussi froid, d'aussi insipide (j'espère qu'il n'y a pas de mal à parler ainsi), que les compositions lues par mes compagnons. Ce n'était pas leur faute ; quelle vérité possèdent-ils mes pauvres camarades ? Est-il une seule de leurs vaines opinions qui puisse les entraîner à mourir pour sa défense ? Mais pour un chrétien, que d'heureuses idées devait naturellement faire naître un pareil thème ! Je l'éprouvai bien. Mon cœur s'embrasa, et toutes mes pensées semblaient me brûler, tandis que, rempli du souvenir de vos leçons et des exemples que je trouve au foyer domestique, je composais mon travail. Il n'en pouvait être autrement pour le fils d'un martyr. Mais lorsque vint mon tour de lire ma déclamation, je m'aperçus que mes sentiments m'avaient presque fatalement trahi. Dans la chaleur de la lecture, le nom de « chrétien », au lieu de « philosophe », s'échappa de mes lèvres ; je parlai de « foi » au lieu de « vérité ». À la première imprudence je vis tressaillir Cassianus ; à la seconde, une larme brilla dans ses yeux, et il se pencha affectueusement vers moi, pour me dire à voix basse : « Prenez garde, mon enfant, des oreilles vigilantes vous écoutent. »

- Comment ! interrompit la mère, Cassianus est-il donc chrétien ? Je vous ai envoyé à son école à cause de sa haute réputation de science et de moralité, et maintenant, en vérité, je remercie Dieu de cette inspiration. Dans ces jours de péril et de crainte, nous sommes obligés de vivre comme des étrangers dans notre propre patrie ; et c'est à peine si nous connaissons le visage même de nos frères. Certes, si Cassianus proclamait sa foi, son école serait bientôt déserte. Mais continuez, mon cher enfant, ses appréhensions étaient-elles bien fondées ?

- Je le crains ; car, tandis que la plupart de mes compagnons applaudissaient vivement mon ardente déclamation, sans en remarquer les méprises, les yeux noirs et menaçants de Corvinus étaient fixés sur moi, et je le voyais bien se mordre les lèvres de rage.

- Qui est Corvinus, cher enfant, et pourquoi se montre-t-il si énervé ?